

ROMANTISME ET RAISON CHEZ GINZBURG ET JANKÉLÉVITCH

En pleine Seconde Guerre mondiale, le critique et traducteur italien Leone Ginzburg et le philosophe français Vladimir Jankélévitch condamnent, chacun de leur côté, l'irrationalisme qui avait mené l'Europe à la ruine. Bien qu'ils ne se connaissent pas, les deux hommes possèdent bien des points communs. L'un et l'autre sont juifs, d'origine russe et se sont engagés dans la lutte contre le fascisme et le nazisme.

PAR LAURENT BÉGHIN

Dans sa *Destruction de la raison* (1954, tr. fr. 1959), Georg Lukács tentait de montrer que l'irrationalisme qui aurait mené l'Europe à la catastrophe du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale avait ses sources philosophiques dans la pensée romantique. Sans doute la thèse est-elle exagérée, et il serait injuste de tenir Novalis ou Schelling pour responsables, même indirectement, des atrocités du XX^e siècle. Nous savons aujourd'hui combien le romantisme a pu élargir les horizons de notre culture. En faire le procès serait absurde. On ne peut cependant nier que les romantiques ont procédé à une révision radicale des certitudes des Lumières et que leur influence, à travers divers relais (Nietzsche entre autres), a alimenté, à la fin du XIX^e siècle et au début du nôtre, des courants esthétiques ou politiques fortement marqués d'irrationalisme (par exemple le décadentisme ou le nationalisme débridé). C'était en tout cas l'avis de certains qui, dans l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire à un moment où le délire irrationaliste semblait avoir atteint son apogée, désiraient que l'on en revînt à davantage de raison. Que l'on songe par exemple à la *Trahison des clercs* (1927) de Julien Benda ou à *In de schaduwen van morgen* (1934; titre français : *Incertitudes*) de l'historien néerlandais Johan Huizinga. D'autres voix, plus modestes et peut-être plus inattendues, se prononcèrent dans le même sens. Celles que je voudrais évoquer ici appartiennent à Leone Ginzburg (1909-1944), un anti-

fasciste italien peu connu du public francophone, et au philosophe français Vladimir Jankélévitch (1903-1985).

À ma connaissance, Ginzburg et Jankélévitch ne se sont jamais rencontrés et n'ont probablement jamais entendu parler l'un de l'autre. Ces deux hommes se sont formés dans des climats philosophiques différents : le premier, en Italie, se réclamait de Croce ; le second, en France, de Bergson. En outre, ni l'un ni l'autre n'ont beaucoup écrit sur la crise de la Raison. Pourtant, si j'ai choisi de les rapprocher, c'est surtout parce que, à peu près au même moment, dans les années 1943-1944, alors que tous deux, juifs et résistants, souffraient dans leur quotidien des tragiques événements qui déchiraient l'Europe, ils se sont prononcés de manière analogue sur l'état de la pensée occidentale et sur la nécessité d'en revenir à un peu plus de raison. Ce sont ces deux témoignages que je voudrais confronter. Mais, au préalable, il n'est pas inutile de rappeler quelques faits concernant leurs auteurs.

DEUX DESTINS PARALLÈLES

Né à Odessa en 1909, Leone Ginzburg est le troisième et dernier enfant d'une famille de la bourgeoisie juive qui avait fui la Russie révolutionnaire en 1919 et s'était établie à Turin. Antifasciste convaincu, admirateur de Benedetto Croce (1866-1952) et de Piero Gobetti (1901-1926), il se lança au début des années trente dans l'action politique et dirigea la section turinoise de Justice et Liberté, l'organisation antifasciste fondée à Paris par les frères Rosselli. Ces activités le menèrent en prison de 1934 à 1936. Les lois raciales promulguées en 1938 à la suite du Pacte d'acier le frappèrent de plein fouet. Comme tous les Juifs naturalisés après le 1^{er} janvier 1919, Ginzburg fut privé de sa nationalité italienne (acquise en 1931), et sa triple condition de juif, d'apatride et d'antifasciste lui valut, au lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie (10 juin 1940), d'être relégué à Pizzoli, un petit village des Abruzzes. Rejoint par sa femme, la future romancière Natalia Ginzburg (1916-1991), et ses deux enfants, il y séjourna dans des conditions très difficiles jusqu'à la chute de Mussolini, le 25 juillet 1943. Après l'armistice du 8 septembre 1943 et l'occupation de l'Italie par les troupes allemandes, il s'établit à Rome, où il dirigea l'édition romaine de *l'Italie libre*, l'organe du Parti d'action. Mais cette activité fut de courte durée. En effet, arrêté le 20 novembre 1943 et livré aux Allemands, Ginzburg fut interrogé et torturé à plusieurs reprises. Il mourut dans la nuit du 4 au 5 février 1944 à l'infirmerie de la prison romaine de Regina Coeli.

Leone Ginzburg ne fut pas qu'un militant antifasciste. Fidèle à l'enseignement de Benedetto Croce, il était convaincu de l'importance du travail intellectuel. Ainsi contribua-t-il par ses nombreuses traductions, ses articles et ses comptes rendus à mieux faire connaître en Italie l'histoire et la littérature russes. Malheureusement, les périodes d'internement dont il fut victime, les tracasseries auxquelles le soumit le régime fasciste et surtout sa disparition prématurée ne lui permirent pas de donner la pleine mesure de son talent. Enfin, il faut souligner le rôle important que Ginzburg joua au sein

de la maison d'édition créée en 1933 par Giulio Einaudi. Par son ouverture d'esprit ainsi que sa rigueur et son sérieux professionnel, il contribua à façonner la physionomie de la jeune entreprise turinoise et à faire de celle-ci un des fleurons de l'édition italienne d'après-guerre.

Plus connu du public de langue française, Vladimir Jankélévitch est né à Bourges en 1903. Ses parents, des Juifs russes originaires d'Odessa, s'étaient rencontrés lors de leurs études en France. Élève à l'École normale supérieure (1922), premier à l'agrégation de philosophie (1926), Jankélévitch fut proclamé docteur en 1933 avec une thèse principale consacrée à *L'odyssée de la conscience dans la dernière philosophie de Schelling* (Alcan, 1933). Le philosophe entama ensuite une carrière d'enseignant qui le mena rapidement à l'université (d'abord à Besançon, puis à Toulouse et enfin à Lille). Ce parcours sans faute d'un intellectuel remarquablement doué fut brusquement interrompu par la Seconde Guerre mondiale. Mobilisé en 1939, Jankélévitch participa à la bataille de France et fut blessé à Mantes le 20 juin 1940. C'est à Toulouse, où il allait demeurer jusqu'à la Libération, qu'il apprit à la fin de l'année sa révocation de l'enseignement en raison des lois raciales promulguées par Vichy. Sa situation empira après l'occupation de la zone libre par les Allemands (11 novembre 1942). Il entra dans la clandestinité et s'engagea dans la résistance toulousaine. Après la guerre, Jankélévitch reprit son poste à Lille avant d'être nommé à la chaire de philosophie morale de la Sorbonne (1951), qu'il occupa jusqu'à son départ à la retraite (1975). Parallèlement à sa carrière de professeur, il écrivit de nombreux ouvrages philosophiques. Vladimir Jankélévitch s'est éteint à Paris le 6 juin 1985.

Ces repères biographiques font entrevoir les éléments qui unissent les deux hommes. D'abord tous deux sont liés à la Russie, et la culture russe constitue pour l'un et l'autre une référence essentielle. Ginzburg traduisit en italien les grands romanciers russes du XIX^e siècle, Tolstoï en particulier, et leur consacra de nombreux textes. Quant à Jankélévitch, dont on connaît l'admiration pour l'auteur de *Guerre et paix*, il suffit de feuilleter n'importe lequel de ses livres pour se rendre compte à quel point la culture russe — littéraire, philosophique, mais aussi musicale — est présente dans son œuvre. En outre, Ginzburg et Jankélévitch sont d'origine juive. Ils furent donc tout particulièrement menacés au cours de la Seconde Guerre mondiale. Enfin, tous deux s'engagèrent dans la lutte contre le fascisme et le nazisme. Au moment où ils rédigeaient les textes qui seront à présent confrontés, les deux hommes vivent dans des conditions très pénibles, et leur avenir est incertain.

ÉLOGE DES LUMIÈRES

Au printemps 1943, alors qu'il vivait en relégation depuis près de trois ans à Pizzoli, Leone Ginzburg entama la rédaction d'un essai intitulé *La tradition du Risorgimento*. Ce texte, dont seules quelques pages nous sont parvenues, se proposait de présenter certaines figures importantes du Risorgimento : Gioberti, Mazzini, Cavour, Cattaneo et Pisacane. Dans son

introduction, Ginzburg, après avoir insisté sur les liens qui unissent le Risorgimento et la pensée éclairée du XVIII^e siècle, se livre à un fervent éloge de l'universalisme des Lumières. Voici la traduction des lignes dont il est question : « La théorie qui cherchait à expliquer n'importe quel fait historique en se référant à ses précédents dans la tradition nationale des divers peuples et démontrait l'impossibilité, ou du moins la faible vitalité des essais visant à subvertir sérieusement cette tradition ou à s'en détacher totalement, ne constituait un progrès pour l'esprit humain que comme supplément et correctif du rationalisme du XVIII^e siècle ; mais, eût-on oublié ce présupposé, cette théorie serait devenue, comme il advint en effet, la justification de toute immobilité conservatrice. Les caractéristiques que les réformateurs et les révolutionnaires du XVIII^e siècle avaient découvertes en tout homme et qui étaient à la base des *droits* qui furent alors proclamés, existaient vraiment, même si une caractérisation plus exacte des différentes circonstances liées au milieu pouvait conduire à en modifier, d'un cas à l'autre, le degré d'intensité et la corrélation réciproque ; bien au contraire, peu à peu on n'accorda d'importance qu'à ces modifications, et les qualités communes qui honoraient l'humanité et semblaient en unir indissolublement les membres furent vouées à l'oubli ou carrément tournées en dérision et niées. [...] Il a suffi d'en arriver à ces extrêmes pour que la nécessité de repenser nombre des objectifs pour lesquels on avait lutté au XVIII^e siècle fit soudain comprendre quelle expérience de vie, quelle chaleureuse passion pour la vérité accompagnaient la naissance des théories de cette époque, théories si souvent accusées d'être abstraites et dérivées uniquement de la raison. Il ne s'agit plus de faire à nouveau l'éloge du XVIII^e siècle en montrant, à la suite d'un exemple fameux, comment il anticipa les traits principaux de la culture du XIX^e siècle et peut-être aussi la sensibilité à l'histoire. Nous avons appris à l'aimer pour ses particularités les plus remarquables, pour sa capacité de parler un langage que chacun parvient à comprendre, pour sa confiance en la force de la raison et pour l'optimisme batailleur qui en découle ; nous savons qu'en retrouvant ses conquêtes nous vaincrons l'irrationalité par laquelle nous avons été si longtemps dominés, séduits ainsi que nous l'étions par une spontanéité qui est caprice, par une énergie qui est cruauté¹. »

Éloge de l'universalisme des Lumières, fondement du respect auquel tout être humain a droit, contre les particularismes, nationaux ou autres, dont le romantisme — le mot n'est pas cité mais c'est bien de lui dont il s'agit — s'est fait le champion. Plaidoyer pour la raison éclairée contre l'irrationalisme. Tels sont les motifs de cette page généreuse et toute chaude d'émotion.

Contrairement à ce que nous verrons à propos de Jankélévitch, cette condamnation de la déraison romantique ne peut être interprétée comme un acte de contrition intellectuel. Ginzburg n'a en effet jamais professé le moindre gout pour quelque forme d'irrationalisme que ce soit. Grand pour-

¹ « La tradizione del Risorgimento », publiée en revue pour la première fois en 1946, se trouve dans Leone Ginzburg, *Scritti*, Turin, Einaudi, 1964, p. 114-130. Pour l'extrait cité, voir p. 116-117.

fendeur de mythes, il s'est au contraire efforcé de détruire l'image chère au décadentisme d'une Russie oscillant entre l'hystérie et l'apathie. En outre, le milieu crocier et gobettien dont il provenait était résolument hostile à l'esthétique décadentiste considérée comme une forme abâtardie du romantisme et un ferment du fascisme. L'élément nouveau, c'est cette admiration fervente pour la pensée éclairée. Rappelons en effet que ni Croce ni Gobetti ne se sont livrés à l'apologie des Lumières. Au contraire, lorsqu'ils en parlent, c'est souvent pour en déplorer l'*astrattezza*, la pensée antihistorique et le manque de lucidité critique. Du reste, pareille attitude était partagée par une bonne partie des intellectuels italiens de l'époque, indépendamment de leurs orientations politiques. Qu'on lise, par exemple, l'article « Fascisme » que Mussolini écrivit pour l'*Encyclopédie italienne*. En rappelant les vertus de l'*Illuminismo*, Ginzburg se démarquait de la tradition historiographique à l'ombre de laquelle il s'était formé tout en exprimant son opposition au régime.

LA PASSION ROMANTIQUE

Le texte de Vladimir Jankélévitch que je voudrais rapprocher de celui de Leone Ginzburg est extrait d'une lettre du 9 février 1944 adressée à Louis Beauduc (1903-1980). Jankélévitch et Beauduc s'étaient liés d'amitié à l'École normale supérieure. Alors que le premier fit la carrière que l'on sait, le second, bien que deuxième à l'agrégation de philosophie, juste derrière Jankélévitch, préféra enseigner toute sa vie dans un lycée de Limoges. Néanmoins, les deux hommes² entretenirent un long commerce épistolaire qui ne cessa qu'avec la mort de Beauduc. Pendant leurs études, ils avaient suivi les cours de Léon Brunschvicg (1869-1944), qui avait en outre dirigé, avec Émile Bréhier (1876-1952), les thèses de Jankélévitch. Voici ce que ce dernier écrivit à son ami à l'occasion de la disparition de leur maître, survenue le 18 janvier 1944 : « Cher ami, Tu sais sans doute que notre vieux maître L[éon] B[runschvicg] vient de mourir à Aix-les-Bains où il était en traitement. En exil, ayant tout perdu, maison, livres et le reste. Cette disparition réveillera sans doute chez toi, comme elle l'a fait chez moi, des souvenirs de notre jeunesse, de nos premiers enthousiasmes, de nos exagérations... La salle des actes, la Durée bergsonienne, le Relativisme, nos symposiums au Palais [l'École normale supérieure] et dans la tour à la fresque... C'est par lui que nous avons connu tout cela. J'étais alors aussi loin de lui par les idées qu'il m'était cher par le cœur. Je me sens aujourd'hui coupable envers lui. *Il avait raison contre nous, et tout ce qui est arrivé est arrivé par notre faute à nous qui avons joué avec des idées si dangereuses. Sans doute n'ai-je pas assez aimé Descartes.* C'est quand même quelque chose d'essentiel de notre passé qui s'en va, et c'est parce que je sais que tu le comprends mieux qu'un autre que je te l'écris à toi seul². »

² Vladimir Jankélévitch, *Une vie en toutes lettres (Lettres à Louis Beauduc, 1923-1980)*, édition établie, préfacée et annotée par Françoise Schwab, Paris, Liana Levi, 1995, p. 299. C'est moi qui souligne.

« Sans doute n'ai-je pas assez aimé Descartes. » Ce cri sincère et douloureux ne traduit pas une émotion passagère. Il exprime au contraire une pensée à laquelle Jankélévitch tenait assez pour y revenir vingt-cinq ans plus tard dans un texte consacré à Brunschvicg³. En 1969, le philosophe du « je-ne-sais-quoi » se rappelait avoir envoyé à son vieux maître, en 1942, un petit livre qu'il avait écrit sur *Le nocturne*. Brunschvicg lui avait répondu qu'il préférait les vertus de la lumière aux sortilèges de la nuit. Voici le commentaire de Jankélévitch : « Comment oublier ce reproche amical de mon vieux maître, qui me critiquait naguère, avec un peu d'humour, bien entendu, d'avoir subi l'envoutement de Schelling, du romantisme et des philosophies de la nuit, d'avoir même collaboré à un numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur le romantisme allemand ? Comme si tout ce qui était arrivé était de ma faute ! Bien sûr, il ne le croyait pas, mais il avait quand même un peu raison. Mais oui, c'était de ma faute. C'était et ce n'était pas de ma faute. Nous avons notre part de responsabilité dans le délire de l'irrationalisme sanglant et du galimatias frénétique. Lorsque Victor Delbos écrivait jadis que le pangermanisme était très discrètement contenu dans l'idéalisme allemand, il exagérait sans doute, et nous nous insurgions contre de telles allégations où il nous semblait reconnaître l'expression du chauvinisme le plus cocardier. En faisant aujourd'hui, et si tardivement, mon autocritique, je me demande s'il n'y avait pas une grande part de vérité dans ce reproche adressé aux jeunes gens que nous étions alors et qui avaient le tort de succomber aux tentations de l'idéalisme magique, de l'amour sorcier et de la philosophie nocturne⁴. »

Ces lignes prennent un relief particulier lorsque l'on se rappelle que Jankélévitch avait consacré sa thèse principale à Schelling et qu'il s'était très tôt passionné pour la pensée romantique. Les lettres adressées à Beauduc à la fin des années vingt et au début des années trente nous renseignent sur les lectures du jeune philosophe : outre Schelling, Jankélévitch lit Novalis, Baader, Friedrich Schlegel, Louis-Claude de Saint-Martin, les « rétrogrades » français (Ballanche, Joseph de Maistre). L'imprégnation romantique est telle que le 1^{er} janvier 1932, alors qu'il a presque achevé sa thèse, il écrit à son ami : « D'ailleurs si tu me revoyais, tu serais étonné à quel point je suis devenu réactionnaire. On ne vit pas impunément pendant quatre ans avec Schelling, dans la haine du XVIII^e siècle, du libéralisme et du Progrès. » Bien sûr, on aurait tort de prendre cette affirmation au pied de la lettre ! Il y a de la boutade et un peu de provocation dans ces lignes. Du reste, en 1934, soit un an après la soutenance de ses thèses, Jankélévitch s'affilie au Front commun (lettre du 20 août 1934). Il n'empêche. Le philosophe a éprouvé dans sa jeunesse une réelle passion pour la pensée romantique, principalement allemande. Le choix de Schelling comme sujet de doctorat n'est pas anodin. Les années vingt et le début des années trente constituent le sommet de cette ferveur romantique. Dans les ouvrages ultérieurs du philosophe, les références aux penseurs du romantisme se feront

³ « Léon Brunschvicg », dans *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1969, p. 4-11. Le texte est repris dans Vladimir Jankélévitch, *Sources*, Paris, Seuil, 1984, p. 133-141.

⁴ *Ibid.*, p. 137-138.

moins nombreuses, pour disparaître presque totalement après la guerre, en raison du rejet implacable que Vladimir Jankélévitch opposera à toute la culture allemande.

LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

Il faut à présent revenir à nos deux textes et les confronter sans en forcer le sens. D'emblée disons ce qui les sépare. En philosophe professionnel s'adressant à un autre philosophe professionnel, Jankélévitch fait référence à Descartes, et l'on peut supposer qu'il savait ce qu'il faisait lorsqu'il évoquait l'auteur du *Discours de la méthode*. Chez Ginzburg, dont les intérêts sont plus littéraires et historiques, c'est des Lumières dont il est question. Or l'on ne peut poser une équation parfaite entre la pensée cartésienne et la pensée éclairée, même si celle-ci procède en partie de celle-là. En outre, les Lumières constituent un mouvement protéiforme dont les réalisations locales présentent parfois d'importantes variantes, en dépit d'un fonds commun. *L'Illuminismo* italien, par exemple, fut moins frondeur et plus réformateur que les Lumières françaises. C'est probablement à lui que Ginzburg se réfère. À moins que ce ne soit à une version quintessenciée et idéale des Lumières. Notons que la même indétermination plane au-dessus du second terme de l'opposition, le romantisme, dont le nom n'apparaît dans aucun des deux textes mais dont on peut légitimement supposer la présence. Et par « romantisme », je crois qu'il faut entendre non pas une nébuleuse de courants hétéroclites, mais quelque chose de plus précis qui se rapproche du noyau dur du romantisme historique, tel qu'il fut élaboré à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Cela me semble évident en ce qui concerne Vladimir Jankélévitch. L'intérêt qu'il éprouva dans sa jeunesse pour la pensée romantique et les extraits du texte de 1969 que j'ai rapportés sont là pour le confirmer. Lorsque Jankélévitch évoque le romantisme ou les « philosophies de la nuit », il sait assurément de quoi il parle ! Les choses sont moins claires dans le cas de Leone Ginzburg. Ce dernier n'est pas un spécialiste du romantisme. Il est pourtant facile de reconnaître un des principaux thèmes du romantisme politique (par exemple celui de ces penseurs de la contre-révolution, que le jeune Jankélévitch aimait tant) dans cette « théorie qui cherchait à expliquer n'importe quel fait historique en se référant à ses précédents dans la tradition nationale des divers peuples et démontrait l'impossibilité ou du moins la faible vitalité des essais visant à subvertir sérieusement cette tradition ou à s'en détacher totalement » et que Ginzburg oppose à l'universalisme des Lumières.

Du reste, peu importent les ambivalences de la terminologie. L'essentiel, c'est que, malgré leurs différences, ces textes disent la même chose : le regret douloureux — à titre collectif pour Ginzburg, à titre individuel pour Jankélévitch — que l'Europe se soit écartée des voies de la raison, qu'elle ait cédé aux sirènes de l'anti-intellectualisme et de l'irrationalisme.

Certes, il ne faut pas tirer de ces témoignages des conclusions hâtives. Jankélévitch n'est pas devenu un philosophe néorationaliste. Mais l'on ne peut s'empêcher de penser que cette prise de conscience du rôle délétère

que le romantisme a pu jouer dans l'histoire européenne n'ait été, avec le sentiment d'horreur suscité par la barbarie nazie, à l'origine du refus radical que Jankélévitch opposa après 1945 à la culture allemande. Quant à Ginzburg, la mort l'a fauché alors qu'il avait encore tout à dire, et nul ne sait où sa réflexion l'aurait mené.

Ces deux hommes, frappés plus impitoyablement que d'autres par la guerre, aboutirent donc, et à peu près au même moment, à des conclusions semblables. C'est d'autant plus remarquable que leurs intérêts intellectuels et le cadre spirituel dans lequel ils s'étaient formés ne les prédisposaient pas à accomplir un tel mouvement. Ainsi, du cœur des ténèbres, Leone Ginzburg et Vladimir Jankélévitch, proscrits, menacés dans leur chair par la démente meurtrière de l'époque, invoquèrent les lumières de la raison. Ils ne furent pas les seuls à le faire au cours du siècle. Mais les textes étudiés ici constituent une espèce d'hapax dans l'œuvre de leurs auteurs et, surtout, ils ont été écrits dans des situations existentielles analogues. Pour toutes ces raisons, leur rapprochement m'a semblé légitime. Inutile de chercher des influences ou des emprunts mutuels. Il n'y en a pas. Il n'y a d'ailleurs rien à prouver. Ce qui compte, c'est la tragique coïncidence de ces deux témoignages emblématiques de la crise de conscience européenne provoquée par la guerre, et la méditation qu'elle pourra, on l'espère, susciter chez le lecteur.

Laurent Béghin

Laurent Béghin est assistant au département d'études romanes de l'Université catholique de Louvain.

